

PROLOGUE

5 août 1994. Je m'apprête à descendre pour la première fois au puits Vouters. Comme tous les visiteurs, je suis à la fois impatiente et anxieuse à l'idée de ce périple souterrain. Mais si je partage avec eux le plaisir de découvrir la mine, le but de ma descente est avant tout professionnel. Je suis en effet chargée par le musée du bassin houiller lorrain de réaliser une étude ethnologique. Ma présence ne laissera pas d'étonner tout au long de mon enquête : « Mais qu'est-ce qu'une ethnologue vient faire à la mine ?! ». Tout simplement observer le travail des mineurs et recueillir leurs témoignages pour mettre en évidence les pratiques, les savoir-faire, les relations, en un mot tout ce qui fonde la culture minière et qui constitue la trame du quotidien de la mine. « C'est parce qu'on va bientôt fermer qu'on s'intéresse à nous ! », répondront souvent ceux à qui j'explique les objectifs de mon étude. Il est vrai que la fermeture successive des puits, en Lorraine ou ailleurs, est à l'origine de la plupart des démarches de recherche ou de muséographie. Si on peut à juste titre regretter leur développement tardif, leur urgence n'en demeure que plus grande. En dehors des catastrophes ou des grèves, bien peu de gens savent ce qu'est le travail à la mine. Recueillir les objets, les documents, les témoignages qui permettront de le comprendre et de le

présenter au plus grand nombre, telle est la tâche à laquelle s'emploie le musée du bassin houiller lorrain.

Dans ce vaste programme, cette enquête ethnologique ne représente qu'une modeste étape. Elle permet néanmoins de découvrir l'organisation sociale et technique d'une taille, comme on appelle les chantiers où le charbon est produit¹. Leur étude est incontournable, car ils constituent véritablement le cœur de la mine, orchestrant le fonctionnement de l'ensemble des installations du jour et du fond qui composent le siège Vouters². Ils sont également très divers, dans le temps comme dans l'espace, si bien qu'il serait impossible d'en saisir la complexité en un seul regard. Pour cette première enquête sur le terrain, j'ai donc décidé de sélectionner une taille. À Vouters, on abat encore le charbon avec de l'explosif dans trois chantiers, et dans l'un d'entre eux, on utilise la technique des « attaques multiples ». Il m'a semblé judicieux de retenir comme cadre d'étude cette taille utilisant des méthodes traditionnelles, tout en prévoyant de réaliser ultérieurement l'étude d'un chantier mécanisé. Même s'il sera difficile d'ignorer l'ensemble de la

géographie souterraine, il me faut pour l'heure concentrer mon attention sur une seule de ses régions. Le chantier « Cécile 3^e nord-est 1036 », un si petit fragment de la mine, mais tant d'usages et de pratiques à y découvrir....

C'est bientôt l'heure de la cage. Le responsable de la visite s'empresse de me donner les dernières explications. Le sujet ne m'est pas étranger : deux visites au puits Simon, et surtout de nombreux entretiens avec des mineurs retraités m'ont déjà initiée au monde souterrain. Sur le schéma esquissé au tableau, je reconnais certaines des installations. Le puits affiche une profondeur vertigineuse : les étages actuellement exploités se situent à 826, 1 036 et 1 250 mètres sous terre. À chacun de ces niveaux s'étend un vaste quadrillage de galeries : les principales, qui s'enfoncent parallèlement aux veines, et les travers-bancs, qui traversent les couches pour accéder aux tailles et que les mineurs nomment couramment « T.B. ». Mais au siège Vouters, le gisement de charbon se dresse presque à la verticale : ce sont les dressants, comme on appelle les couches à fort pendage³. Aussi les tubbings représentés sur le croquis

¹ Le lecteur trouvera à la fin de l'ouvrage un glossaire reprenant tous les termes techniques expliqués dans le texte.

² Le terme de « siège » est souvent remplacé dans le langage courant par celui de « puits » pour désigner les sites de production. En 1994, quatre sièges sont encore en service dans le bassin houiller lorrain : Vouters, la Houve, Reumaux et Simon.

³ Les veines ou couches de charbon sont classées en trois catégories en fonction de leur pendage : les plateures, c'est à dire les chantiers à faibles pentes, comprises entre 0 et 20°, les semi-dressants, dont l'inclinaison est comprise entre 20 et 45°, et enfin les dressants, dont la pente est supérieure à 45°.

me sont inconnus. Mon interlocuteur m'explique qu'il s'agit de gros tuyaux métalliques, prolongés au fur et à mesure de la progression du chantier pour en assurer l'accès à partir des travers-bancs. De part et d'autre du tubing central, la taille se divise en deux ailes, appelées nord et sud. À l'extrémité de chaque aile, un tubing auxiliaire assure la liaison avec un travers-banc auxiliaire, utilisé pour le transport du matériel et la circulation de l'air. Pour accélérer l'avancement de la taille, chaque aile a été partagée en attaques, trois au nord et deux au sud. C'est d'ailleurs parce qu'on abat le massif de charbon en plusieurs points du chantier que cette technique a reçu le nom « d'attaques multiples ». L'abattage, réalisé sur une hauteur comprise entre trois et cinq mètres, progresse du tubing central vers les conduits auxiliaires. Lorsque l'aile est totalement déhouillée, le matériel est déplacé plus haut et la taille est remblayée, c'est-à-dire comblée avec du sable. Débute alors une nouvelle tranche, comme on nomme le cheminement à l'horizontale du chantier. De tranche en tranche, il progresse jusqu'à l'étage supérieur, soit sur une hauteur d'environ deux cents mètres, ne ralentissant qu'au passage du sous-étage. Ce niveau intermédiaire est aménagé à mi-parcours afin de faciliter l'accès à la taille. Le nom du chantier s'éclaire : Cécile⁴,

⁴ À Merlebach, certaines veines portent des prénoms féminins. : Anna, Bertha, Cécile, Dora, Erna, Frieda, Georgette, Henriette et Irma.

comme la veine dans laquelle il évolue, 1 036, comme la profondeur de l'étage qui constitue sa base, 3^e nord-est, comme le travers-banc à partir duquel s'élève le tubing central, troisième à partir du puits en se dirigeant vers le nord-est. Pour le reste, tous les schémas et les commentaires ne vaudront jamais une visite sur le terrain.

Mon guide propose d'ailleurs de nous mettre en route. Le terme n'est pas excessif, puisque plus d'une heure sera nécessaire pour parcourir le long trajet du jour jusqu'au chantier. La cage, pour nous descendre à 1 036. Le train du personnel, pour nous emporter le long de la principale jusqu'au 3^e T.B. nord-est. Une centaine de mètres à pied pour aller jusqu'au bure⁵. Une nouvelle cage pour nous remonter jusqu'à 927, le sous-étage. Nous sommes enfin arrivés dans le T.B qui nous mènera à Cécile. Les sept chantiers qu'il dessert ne se laissent deviner que par la succession de leurs niches. Ces vastes caisses métalliques résonnent de la chute désordonnée des blocs de charbon dégringolant à partir des chantiers jusqu'à la bande transporteuse qui longe le T.B. Ils empruntent ces mêmes tubings à l'intérieur desquels il nous faut maintenant grimper. « Vous avez de la chance, il n'y a qu'une vingtaine de mètres », me précise mon accompagnateur, souriant de mon

⁵ Bure : puits aveugle permettant de relier deux étages ou sous-étages sans emprunter le puits principal.

appréhension devant une telle ascension. Elle ne manque pas d'être éprouvante, mais finalement moins pour les vertiges redoutés que pour l'inconfort de l'espace à parcourir. La batterie de la lampe reste accrochée dans ce boyau étroit et les pieds glissent sur les barreaux collés aux parois. Les mineurs eux-mêmes ne restent pas indifférents à cette étape de leur trajet quotidien, qui dans certains cas peut atteindre plus de quatre-vingts mètres. Elle est cependant moins pénible que les déplacements sous le canal : d'une hauteur parfois inférieure à un mètre, il prend place partout où les mineurs n'ont pas abattu le charbon. Au début d'une tranche, il occupe tout le chantier et ce sont trois cents mètres qu'il faut parcourir pour rejoindre la culbute ou surélévation, comme on appelle l'espace ménagé autour du tubbing auxiliaire.

Une fois dans la taille, j'ai du mal à retrouver les traits des schémas regardés au jour. Tout y était si clair et aligné, tandis qu'ici l'obscurité laisse apercevoir des formes irrégulières. Mon accompagnateur m'aide à les déchiffrer. Les parois latérales du chantier se nomment le toit et le mur, reconnaissables par leur composition de pierre. Elles obéissent au pendage de la veine, « soixante-cinq degrés pour Cécile » me précise-t-on. Au-dessus de nos têtes, la couronne ressemble à un plafond de charbon tapissé de morceaux de bois. Face à nous, là où les mineurs abattent la houille, le front affiche ses quatre mètres quatre-vingts de hauteur. « Mais c'est une veine

étroite, Cécile, l'ouverture ici est de deux mètres quatre-vingts ». Un plancher de travail, placé à l'aplomb des bois, divise en deux le front pour le répartir entre les deux hommes, le « haut » pour le piqueur et le « bas » pour le boiseur. Derrière nous, une succession de bois témoigne du travail accompli depuis le début de la tranche. Leur hauteur contraste singulièrement avec le canal. Sans indications, j'aurais à peine aperçu cet espace ménagé sous le front. Il faut cependant nous glisser dessous pour rejoindre la deuxième attaque. Le paysage ici semble le même. Un front à l'avant et des bois à l'arrière, le toit et le mur, le haut et le bas... Pourtant, je vais très vite comprendre ce que signifie travailler « derrière ». Un bruit d'explosion au loin signale que les hommes occupés à la première attaque ont tiré. L'atmosphère se charge d'un nuage chassé par le circuit d'air vers la sortie du chantier, mais déployant sur son passage fumées et poussières de manière fort désagréable. « C'est ça, les attaques multiples ! Et quand on est à la troisième attaque, c'est encore pire ! », s'exclame ce mineur, pas mécontent de me voir cligner des yeux sous l'effet de ce brouillard. Je l'entends presque rire lorsque nous rebroussons chemin. Les novices de la mine ont en effet du mal à adopter la démarche qui convient ici. Les abattages successifs ont recouvert le remblai d'une couche de charbon très inégale. Surtout, le sol est traversé tout au long du chantier par le convoyeur blindé. Cet engin de transport est à peine

reconnaissable sous les amas des produits abattus. L'alignement de ses bacs a laissé place à un fleuve grouillant composé du charbon avançant dans un bruit fracassant vers le tubbing central. Nous voici de retour « devant », comme on appelle l'accès du chantier, ou de manière plus imagée « vers la maison ». Mes repères manquent encore d'assurance. Il est vrai que ceux des mineurs sont tout entiers inscrits dans l'expérience. Il me faudra plusieurs descentes pour comprendre que les termes « devant » et « derrière » peuvent indiquer deux directions diamétralement opposées, selon qu'ils se réfèrent à l'attaque ou à l'ensemble du chantier. Seule compte ici la géographie dessinée par le travail quotidien. Au-dessus du tubbing central, l'attaque 0 se présente encore sous la forme d'une cavité étroite, néanmoins très haute : elle avance en tête du chantier pour ménager un espace de travail suffisamment vaste autour du tubbing. D'en bas, on distingue à peine les deux mineurs qui sont en train d'y travailler.

De retour au jour, je suis fatiguée, comme tous les visiteurs. Mais aussi soucieuse devant l'ampleur de ma tâche. Je me demande déjà comment les expositions du musée pourront rendre compte de la dimension physique du travail souterrain. L'ascension des tubbings, les déplacements sous le canal, l'odeur âcre des fumées, la poussière qui noircit les visages, l'obscurité qui règne en dehors du faisceau des lampes, les bruits assourdissants, sans compter la chaleur ambiante,

presque agréable pour le visiteur, mais dont les effets se laissent lire sur les maillots trempés de sueur, autant d'éléments caractéristiques de la mine difficiles *a priori* à présenter dans un musée. En outre, je ne dispose que d'un mois pour réaliser mon enquête. Les mineurs rencontrés dans le chantier ont eu une moue sceptique, lorsque je leur ai fait part de mes projets. Une réaction d'ailleurs tout à fait légitime : qui ne serait pas dérouté à l'idée de travailler sous le regard d'une personne étrangère ou de répondre à des questions curieuses et parfois importunes ? Je les ai invités à un entretien quotidien, après chaque poste, pour me raconter leur travail. Le chantier me semblait un endroit peu propice aux discussions et un rendez-vous quotidien me paraissait un moyen de comprendre ce travail à front dont les mineurs retraités avaient souligné l'inconstance. Très vite, cette méthode s'est révélée peu satisfaisante. Le travail posté imposait des rencontres au milieu de la nuit. Surtout, les mineurs ont préféré me rencontrer sur le terrain même de leur activité, plutôt que dans une salle de réunion, trop éloignée à leur goût des réalités quotidiennes.

Mon enquête s'est alors organisée au jour le jour, alternant descentes au fond et entretiens à la surface avec un seul objectif : recueillir le maximum d'informations malgré le peu de temps qui m'était imparti. Une cinquantaine d'entretiens ont pu être réalisés ; d'une durée variable, entre vingt minutes et deux heures, ils m'ont permis de rencontrer

des groupes ou des individus, mineurs, membres de l'encadrement ou représentants syndicaux. J'ai pu descendre treize fois au fond, dont dix pour un poste complet ; c'est peu, relativement aux méthodes de l'ethnologie, mais beaucoup par rapport aux usages de la mine. Du chef de siège qui a autorisé une telle démarche, jusqu'aux mineurs qui ont fait preuve d'une patience formidable en m'accueillant pour un poste, en passant par les porions⁶ qui ont accepté la responsabilité de m'accompagner au fond, mes interlocuteurs n'ont pas ménagé leurs efforts pour offrir à cette enquête des conditions exceptionnelles et je ne saurais jamais assez les remercier. Je ne suis pas prête d'oublier l'humour de ce mineur, qui a taillé avec sa hache mon crayon pour que je puisse à nouveau couvrir de notes mon carnet, ou l'hospitalité de cette équipe qui a multiplié les gestes de bienvenue, fixant un clou à un bois pour accrocher ma veste, disposant une feuille de journal sur un bout de bois pour me confectionner un siège, me proposant même de partager le briquet⁷.

La bonne volonté des uns et des autres n'aura cependant pas été suffisante pour réaliser en si peu de temps un programme aussi ambitieux que l'étude d'un chantier. Si cette expérience a été enrichissante à plusieurs titres, elle n'a

⁶ Les porions sont des agents de maîtrise du fond. En fonction de leur place dans l'échelle hiérarchique, ils sont nommés porions, porions de quartier, sous-chefs porions et chefs porions.

permis que d'esquisser à gros traits ce qui aurait nécessité une analyse approfondie. Il aurait été alors illusoire de tenter de faire une présentation exhaustive du chantier Cécile et de ses équipes. Les pages qui suivent voudraient plus modestement faire découvrir le quotidien de cette taille à travers un de ses objets les plus caractéristiques, les bois de mine. Suivre leur parcours du jour jusqu'au front, mais aussi des schémas qui les réglementent jusqu'aux rapports qui les comptabilisent, permet d'éclairer un pan de l'organisation sociale et technique d'un chantier. Une toute petite partie de la mine, d'autant plus réduite que chacun de mes interlocuteurs m'a fait promettre d'en laisser certains éléments dans l'ombre. La profession d'ethnologue serait un bien piètre métier, s'il s'agissait de construire une relation de confiance pendant l'enquête, puis de la trahir au moment d'en rédiger le compte-rendu. Les mots ont été parfois difficiles à trouver pour à la fois respecter cet engagement et raconter la mine au plus juste. J'espère néanmoins que ce document ne décevra pas tous ceux qui, de près ou de loin, ont contribué à la réalisation de ce travail.

⁷ Briquet : terme utilisé par les mineurs pour désigner le repas pris au fond.